

## À VOL D'OISEAUX DE JACQUES MOULIN

avec des dessins d'Ann Loubert

Éditions l'Atelier contemporain, 88 pages, 15 €

**A**vec sa façon de s'appuyer sur rien, de planer comme pour mieux affirmer sa souveraineté sur l'espace, il a de quoi faire rêver, l'oiseau. Et quand on est poète, comment ne pas envier cet être de plume qui écrit sur la page du ciel avec la simplicité et la nudité de l'évidence ?

À défaut de pouvoir le suivre sur ses pistes aériennes, reste la possibilité de l'observer, ce que fait Jacques Moulin. Une amoureuse attention d'où naît une poésie qui est comme la résonance de son regard, le déploiement en présence de ce que son œil juste voit. Il y a là l'alouette Lulu, le rouge-gorge, les sansonnets, « *capuchons noirs aux doigts des peupliers* », la mésange et « *l'obscur de sa calotte / comme un songe / de cavités perdues* ». La buse, « *qui tourne ses spires et nous cantonne* », et dont le miaulement aigu « *déchire le tympan vide l'espace* ». Les pies, « *pleines de jacasseries / Becs bourrés d'agaceries* », les goélands qui apportent la mer « *et ce grand souffle d'air qui manque à nos élans* ».

Autant d'oiseaux que Jacques Moulin prend au mot ou nous donne à voir dans ce qu'ils ont de plus spécifique, comme l'attente chez le héron « *toujours aux aguets* », ou comme l'énergie de l'hirondelle qui pille l'air, ou le tranchant du martinet qui « *déchire le ciel / défie l'ouïe* ».

Fixer le volatil(e), saisir le fugitif, cueillir un de ces instants où vibre un peu d'éternité, mais aussi donner à entendre le bruissement de la langue des oiseaux, le cri de la pie ou celui de la corneille. « *Comme quoi fait la corneille // Comme quoi quoi distu toi // Comme quoi moi passe au-dessus / de toi de tes toits / chaque soir en mes couloirs* ». Tournoiement des analogies, ritournelles enfantines – « *L'est où l'héron / Pas dans l'eau mais au pré / herbe en eau près l'étang / ça patauge épatant* » –, ce livre est un rébus vivant où se lit et s'entend le secret et la splendeur de ces songes d'ailes et de plumes qui ont nom oiseau.

Richard Blin

suis la boucle la  
Écholalie trou-  
ans rappeler cer-  
cettiens.

ors si au dedans  
fige (Voix 8 dans  
oéi), si les mots  
ou se dépensent en  
dix 7) ? Il reste « la  
lide, la fermeté du  
an arbre. Il reste la  
eur apaisante certi-  
d'une table, d'un  
criture (Voix 6). Il y

sent « *petite sphère  
des clés ou des légumes  
point rassurant. Je dé-  
it sans s'effondrer. L'ef-  
in, la table non, semble-  
la surface c'est aussi  
ont Paul Valéry affir-  
que c'est « ce qu'il y a  
l'homme* ». Et même si  
que « *l'observation des  
nt cutanée* », la peau,  
res, en est aussi le né-  
ement.

courtes qu'égrène la  
ont saisissantes de  
parce que s'y décèle  
la vigueur nous ramène  
rigines. L'ouvrage dans  
ffirme comme une ex-  
ue de ce que pourrait  
ivant : expérimentation  
ures de rythme, langue  
lancs typographiques,  
out cela même comme  
lue vers qui accepte de

**Christine Plantec**

alisé dont les travaux auprès  
tes ont considérablement mo-  
de les prendre en charge.

Les éditions L'Atelier Contemporain, ainsi que la revue du même nom, renaissent après quelques années de sommeil, toujours sous la direction de F.M. Deyrolle. Voilà une bonne nouvelle. Les poèmes de Jacques Moulin sont accompagnés par des dessins d'Ann Loubert, ce qui semble indiquer une orientation éditoriale : donner une place égale au texte et au dessin, ici au travers du motif de l'oiseau. La poésie de Jacques Moulin est descriptive, simple, discrète : il « cartographie » les oiseaux du jardin, puis s'attache un peu plus longuement aux « pies », aux « martinets » avant un dernier poème au titre amusant, enfantin : « L'est où l'héron ». On pourrait penser à un recueil thématique, une sorte de petit bestiaire consacré aux volatiles. Mais on peut tout autant considérer que ce motif anodin n'est que prétexte à de savantes variations formelles : le vers libre alterne avec le vers régulier rimé, souvent court, mais sans s'interdire de passer par la prose. Certains poèmes sont très brefs, presque des haïkus, d'autres se développent sur plusieurs pages, comme pour le héron. Il y a aussi tout un travail musical sur la reprise, le retour, le refrain, la boucle ou la torsade, la tresse. Le poème devient un atelier de recherche sonore, non sans humour. C'est peut-être cet aspect savant sans sérieux, cet art sans poids (on pense parfois à Verlaine), qui crée le plaisir de lecture.

A première vue, le livre chez Empreintes participe d'une même poétique de l'attention aux choses, à la nature. Il s'ouvre sur des peupliers et se clôt sur des mélèzes. Mais « entre les arbres », il y a la ville. Autant « Tout peuplier / dégrasse l'œil », autant la ville est d'abord pierre, façades : « on se cimente l'œil ». Ceci posé, les poèmes indiquent aussi une « dynamique du mur » et une « sonorité » du minéral.

Deux livres : une seule poésie de l'observation et de l'expérience marquée par une tension entre choix thématique serré et liberté formelle assumée.

A.Emaz

Auteur : Jacques Moulin

Titre : *A vol d'oiseaux*

Illustrations : Ann Loubert

Editeur : L'Atelier contemporain

85 pages – 15€

Titre : *Entre les arbres*

Editeur : Empreintes

90 pages – 17,40€

## À vol d'oiseaux

par Tristan Hordé

Je me souviens que Michelet raconte, dans *L'Oiseau*, qu'un rouge-gorge venait lui rendre visite, sa table de travail étant placée devant la fenêtre ouverte — et il s'en émerveillait. Je relis Pascal Quignard qui conte la relation entre le rouge-gorge et le Christ, après Henri Pichette qui a consacré tout un livre au seul rouge-gorge (*Les Ditelis du rougegorge*) ; je relis aussi *Jeux d'oiseaux dans un ciel vide* de Fabienne Raphoz, poète et ornithologue, pour tous les oiseaux du monde, et *Les Zozios* de Jacques Demarcq, qui présente *À vol d'oiseaux* : « [Les oiseaux] sont là, bavards discrets, farouches effrontés, égarés parfois, toujours remuants. Le poème ne les attrape pas ; il joue avec eux, à être un peu eux. » On prolongerait aisément la liste, c'est dire que le livre de Jacques Moulin s'inscrit dans une tradition d'amoureux des oiseaux.

Une première partie retient, dans une moitié du livre, les oiseaux de la campagne, de la buse au merle, et quelques-uns de la mer, mouette et goéland ; les trois autres s'attachent aux martinets, aux pies et au héron. Jacques Moulin emploie souvent une forme quasiment oubliée aujourd'hui, le rondel : trois strophes (4 + 4 + 5 vers) sur deux rimes, les deux premiers vers terminent la seconde strophe, le premier vers clôt le poème. Ici, c'est le vers de 8 syllabes le plus courant, même si se lisent ceux de 5 et 7, et celui de 3 pour l'hirondelle, de 4 pour le verdier dans le cerisier. Cette forme fixe convient fort bien pour mimer quelque chose du mouvement toujours allègre de l'oiseau qui passe, nous immobiles « qui demeurons sur la margelle de pierre. » On ne lira pas de transcription du chant (comme chez Pichette ou Demarcq), pas plus que des observations précises sur les habitudes des oiseaux : ils sont dans le verger, dans le pré et, surtout, dans les airs ; les couleurs mêmes sont limitées, et sont privilégiées des oppositions fortes, noir-blanc (« le blanc perdu reste le noir », à propos de la pie), noir-rouge (« Martinet noir / son vol de braises »).

S'il y a distance, c'est bien parce que le monde des oiseaux et celui des hommes sont à jamais séparés :

Le poème chantourne. Dit-il au bout du compte ce que  
la buse enferme dans son manège ? Le poème toujours  
bute sur son froissement d'aile — caresse du rêve.

Il ne s'agit donc pas de restituer ce qu'est tel oiseau, tâche de l'ornithologue, mais d'être attentif à ses mouvements — nous en sommes empêchés —, au retour de ceux qui partent (« Les martinets sont de retour / J'entends leurs cris au fond d'avril »), aux saisons (« Tout file dans l'hiver / Dans l'estime des bruyères »), à la difficulté de survivre (« L'hiver est ta tombe / Rouge rouge-gorge »). Plus encore, le poème transforme les oiseaux en objets de langue.

L'emploi du rondel et l'introduction de vers du XVI<sup>e</sup> siècle (Antoine de Baïf et un anonyme) et de Maurice Carême, inscrit *À vol d'oiseaux* dans une tradition, comme certains éléments du vocabulaire. Dans le quatrain « Où va-t-elle / Arrondie / Et hardie / L'hirondelle », on lit l'ancien nom de l'hirondelle, *aronde*, dans « arrondie », de même que l'on retrouve un autre nom de la pie (*agace*, *agasse*) dans « Pleines

de jacasseries / Becs bourrés d'agaceries » ; le lien au passé est explicite dans les vers « Sansonnets / Hirondelles / En rondel / Pour sonner ». Le jeu des sons présent dans ces exemples, on le reconnaît tout au long du livre. On découvre ici la quasi homophonie dans « Mouette / mot éteint » — extinction confirmée plus avant avec « Mouette / silence » —, dans le même poème l'alternance consonne sonore-consonne sourde : « Sous le gris du ciel / le cri de l'oiseau ». Ailleurs deux vers sont construits avec une anagramme : « La grive porte à son bec / tout un hiver qui givre ». Partout ce sont allitérations et assonances variées (« Comme quoi fait la corneille // Comme quoi quoi dis-tu toi [etc.] », rimes issues des listes de l'école primaire (« Hiboux / à genoux »), transformation des paroles d'une ronde enfantine (« Les rosiers sont buttés nous n'irons plus aux fraises »).

La dernière partie du livre, dès le titre choisi, « L'est où l'héron », affirme le plaisir de jouer avec l'ordre de la langue. Il y a quelque chose de la comptine dans une suite de poèmes dont le nombre du premier vers varie de quatre : « Quatre hérons au pré [...] Trois [...] Deux [...] Un [...] » jusqu'à zéro : « Zéro / Héron / S'en vont / Les mots ». Le poème suivant, le dernier du livre, c'est donc celui de la disparition du héron — « L'est où l'héron » — et seule restent la nuit, la lune et l'enfant qui voudrait le voir : « toi ici sur la route / tes yeux ronds pour l'attendre / à la brune », l'enfant à qui est dédié cette fin, [Pour Brune]. Le premier poème était dédié à Ann Loubert, dont les dessins restituent avec bonheur la « peinture du ciel / quand y glisse l'oiseau » qu'évoque alors Jacques Moulin.

---

[Jacques Moulin, *À vol d'oiseaux*, dessins d'Ann Loubert, éditions L'Atelier contemporain, 2013]

## Songeries d'un rêveur insulaire

par Jean-Louis Bernard

---

« Homme libre, toujours tu chériras la mer » (Baudelaire).

Jean-Marie Gilory, capitaine au long cours, fréquenta assidûment noroîts et galernes, alizés et typhons. Puis, ancre jetée, commença l'aventure de la revue *7 A Dire* et des éditions Sac A Mots, participant à chacune, ô combien à notre « bel aujourd'hui » poétique. Devenu maître d'équipage (ce n'est pas à rétrogradation), il eut peu le temps (ne le prit pas, toute modestie bue) de nous faire connaître et respirer sa poésie de grand large. Et le voici, nous revenant, avec...  
Avec quoi, au fait ? Ni poèmes, ni nouvelles, ni roman. Récit peut-être, et encore. Tendait plus vers L

Jacques Moulin, *A Vol d'oiseaux* avec des gravures d'Ann Loubert, L'Atelier contemporain – François-Marie Deyrolle éditeur, 2013.  
A paraître dans la revue « Europe ».

Ouvrant ce livre on ne peut que songer à Francis Ponge : non seulement il s'agit du premier livre d'une collection qui prend son nom d'un ouvrage rassemblant les écrits du poète sur les peintres (Gallimard, 1977) mais l'unité thématique, les oiseaux, du livre de Jacques Moulin viendrait comme rappeler la méthode de l'objeu et de l'objoie sans compter la parenté non moins certaine de la composition du livre avec tel texte de Ponge comme « Les hirondelles ou Dans le style des hirondelles, Randons » (dans *Pièces*)... Mais ce serait ne pas connaître Jacques Moulin, qui certes résonne avec Ponge depuis au moins son *Echappée de poireaux* (avec Evelyne Debeire chez Tarabuste, 2006) que de limiter cette expérience à une reprise pongienne. La spécificité de son jeu et de sa joie construit une préférence qu'on connaît dans les livres antérieurs de l'auteur depuis *Valleuses* (Cadex, 1999) : Moulin écrit en bord de falaise l'abrupt du poème à la manière d'un enfant qui n'a pas le vertige pour « mordre l'air ». Sur cette ligne de crête, on comprend alors que Moulin rejoigne les oiseaux, leur à tire-d'aile et leurs plongées ou envols. Car aucune assignation n'est possible dans l'univers illimité et pourtant si concret de cette aire de jeu.

Sa « Cartographie d'oiseaux » est sans orientation autre que de courir en tous sens les allures en vers ou en proses de ces chantournages pneumatiques « rien que pour l'aile ». Mais Jacques Moulin, comme tous les enfants, se prend au jeu des rondes et autres gestes ouvrant au vertige d'un corps-langage. Et voilà notre poète grisé par les vieux rondels que préparaient auparavant des accents à la Charles d'Orléans. Nulle tentative restauratrice dans ces essais où après avoir dessiné une carte qui a fait tourner la pluralité des oiseaux et des sensations, des formes et des rythmes pour mieux faire entendre « le glas des corps qui se vident », les « martinets » et les « pies » se voient préparer l'inconnu : « L'est où l'héron ». Car c'est l'inconnu de l'oiseau qui intéresse Jacques Moulin jusqu'à « tourner en rond » ou en rondels dans ses « paraphes des vents » et autres paragraphes courants dans son poème. Mais tourner en rond prend ici le sens enfantin qui sait transformer la condition terrestre en expérience la plus vivante qui soit : « la chute est libre » ! Pour rester concret, j'en veux pour preuves que « Martinets / Ensorcellent / Sansonnets / Hirondelles » : s'entend bien l'absence du sonnet, autrement dit la rime pour la vie et non pour l'affreux concert pour oreilles d'ânes, comme disait Eluard. Et si Moulin lui préfère le rondel, au sonnet, c'est pour les « Vols planés / Plumes d'ailes / Pêle-mêle / Versifiés / Sansonnets ».

J'aurais oublié qu'un tel livre n'est possible qu'en complicité : celle du lecteur va sans dire, lequel doit enfin se faire un peu Zozio, come aime à faire Jacques Demarcq (*Les Zozios*, éditions Nous, 2008) ; celle d'une artiste, Ann Loubert, dont on ne sait si elle précède ou suit le poème, à moins que les deux plumes ne jouent, du début à la fin, « à vol d'oiseaux » dans un livre qui reprend, sous la houlette de François-Marie Deyrolle, tout ce qu'on aimait quand il publiait les livres d'Antoine Emaz (de *C'est* en 1992 à *Boue* en 1997) ; lequel participe au premier numéro de *L'Atelier contemporain*, la revue que l'éditeur lance parallèlement à cette collection éponyme et qui consacre un dossier à Ann Loubert ainsi qu'à Monique Tello, Alexandre Hollan et François Dilasser.

« Comme quoi quoi dis-tu toi » : Jacques Moulin ferait ainsi le cri d'envol d'une collection de livres qui nous assure de quelque vertige continué.

Serge Martin